

et par la philosophie aimable et juste avec laquelle il semble apprécier l'objet et le but de la vie humaine, nous espérons qu'il sera bientôt animé de l'ambition d'obtenir des succès plus nobles et plus élevés que ceux qu'il a réalisés jusqu'à ce jour. Nous serions grandement désappointés si l'auteur qui a écrit le *Cocu* et *Frère Jacques*, ne comprenait enfin les graves devoirs dont la société, dans son propre intérêt, a le droit d'exiger l'accomplissement de la part de ceux qui sont doués, comme lui, du talent de remuer le cœur humain et peuvent utiliser cette influence pour diriger les hommes vers le bien.

Nous ne pouvons citer tous les ouvrages de cet écrivain, un des plus féconds de notre siècle, pour prouver la justesse des reproches que nous lui adressons à regret, et la sincérité des éloges que nous lui accordons avec empressement. Mais comme son mérite de spécial n'est pas généralement connu hors de son propre pays, nous pensons qu'une courte analyse d'un de ses principaux romans le fera mieux apprécier par nos lecteurs, que ne pourrait le faire une critique obligée de porter sur cinquante ou soixante volumes.

Pour cette analyse, nous choisirons *Frère Jacques*. Si cet ouvrage n'est pas le plus élevé et le plus délicat de tous ceux de Paul de Kock, il en est du moins le plus animé et le plus saisissant. Il est, d'ailleurs, celui qui, même sous la forme mutilée d'une analyse, peut le mieux donner une idée exacte du talent de l'auteur, et désabuser des préventions qu'on aurait pu adopter d'après le jugement erroné de ceux qui, jugeant superficiellement Paul de Kock, le représentent comme un *gros farceur*, ou comme le peintre des mœurs de guinguette et de cabaret.

*Frère Jacques* commence par une de ces joyeuses scènes de la vie actuelle dont personne, mieux que Paul de Kock, n'a su faire des peintures joviales et animées. L'auteur fait assister son lecteur à une noce célébrée au *Cadran-bleu*, dans ce restaurant si célèbre parmi les classes moyennes de Paris.